

Quels attrait la beauté fragile
D'une chair de cendre et d'argile ;
La grandeur trompeuse et futile
D'un talent ou d'un nom vanté ;
Les trésors que la rouille ulcère,
Offrent-ils à l'homme sincère,
Que tes traits, ô Douleur, en ont désenchanté ? . . .

Mais plus haut que l'espoir, et de sa délivrance,
Et du bonheur céleste acquis par sa souffrance,
Plus haut même que l'espérance
De vaincre les enfers, unie à leur Vainqueur,
Notre âme en toi demeure éprise
De reproduire dans l'EGLISE
Le DIEU crucifié par l'amour de son CŒUR.

* * *

O Douleur, ne fuis pas. Mes désirs t'ont comprise :
Tu grandis l'âme, et de la chair qu'elle maîtrise,
Tu dégages ses vœux, ses travaux, ses soucis.
Nous résistons d'abord. A nos cœurs endurcis
Ta main paraît cruelle, impie, inexorable.
Mais toi, sans t'arrêter aux plaintes, secourable
Tu poursuis. Tes lenteurs nous gagnent à la paix.
Tu dessilles nos yeux, couverts du voile épais
Qu'impose toute attache aux vanités du monde.
Tu tempères l'éclat de ta splendeur féconde . . .
Puis, quand tu l'as rendue apte à la percevoir,
Notre âme, en ta beauté, découvre son devoir.

Ta main, rude naguère à nos craintes charnelles,
— Plus légère aujourd'hui que des mains maternelles
Qui ne frémissent pas des angoisses du cœur, —
Semble doter la chair d'une jeune vigueur,
D'un élan généreux, de triomphantes ailes,
Pour accompagner l'âme aux plages éternelles.

* * *